

Études littéraires africaines

BREED (Ananda), *Performing the Nation. Genocide, Justice, Reconciliation*. London, New York, Calcutta : Seagull Books, 2014, viii-221 p. – ISBN 978-0-85742-108-1



Maëline Le Lay

Number 42, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039423ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039423ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le Lay, M. (2016). Review of [BREED (Ananda), *Performing the Nation. Genocide, Justice, Reconciliation*. London, New York, Calcutta : Seagull Books, 2014, viii-221 p. – ISBN 978-0-85742-108-1]. *Études littéraires africaines*, (42), 194–196. <https://doi.org/10.7202/1039423ar>

BREED (ANANDA), *PERFORMING THE NATION. GENOCIDE, JUSTICE, RECONCILIATION*. LONDON, NEW YORK, CALCUTTA : SEAGULL BOOKS, 2014, VIII-221 P. – ISBN 978-0-85742-108-1.

Fruit de sa thèse de doctorat soutenue en 2009 à l'Université de Manchester, cet ouvrage est l'œuvre d'Ananda Breed, enseignante-chercheuse à l'Université d'East London (UEL) et consultante pour les ONG en matière d'utilisation du théâtre et des arts pour le changement social dans des contextes aussi variés que ceux du Kirghyzstan, du Népal, de la Palestine, de la République démocratique du Congo ou du Rwanda. Le terme de *performance*, il n'est sans doute pas inutile de la rappeler, joue donc ici à la fois sur deux concepts : celui qu'il a dans les arts, avec le sens de représentation théâtrale ou spectaculaire, et celui qu'il a en linguistique, et plus particulièrement en pragmatique, avec le sens d'opération effectuée dans le réel par le seul fait de *dire*.

Le constat inaugural présidant à cette recherche sur la performance au Rwanda est double, puisque la multiplication des productions artistiques après le génocide est en quelque sorte adossée à une entreprise sociétale protéiforme et de plus large ampleur, qui vise à « performer » la nouvelle identité nationale du Rwanda post-génocidaire, méthodiquement élaborée par le pouvoir gouvernemental. Or, un tel recours généralisé aux récits testimoniaux portant sur le génocide à travers une performance collective – performance qui, en outre, est orchestrée de manière monologique – n'est pas sans conséquence sur l'équilibre psychique des Rwandais ni sur leur conception de l'art, et, partant, sur le style et la forme de leur création. Si la deuxième préoccupation n'est hélas que très superficiellement traitée dans cet essai, la première est en revanche abordée sous tous ses angles, l'auteure cherchant à démontrer, à travers l'analyse de différents dispositifs de transmission de la mémoire du génocide, les limites éthiques (voire sanitaires) de la politique mémorielle mise en place par le gouvernement de Paul Kagame.

Pour ce faire, Ananda Breed a mené une longue et patiente enquête de terrain auprès des associations d'artistes ou d'autres membres de la société civile partageant le même besoin de dépasser le trauma collectif. Elle a notamment assisté aux *gacaca* (prononcer « gatchatcha »), ces tribunaux populaires issus d'une forme de justice indigène, qui ont été systématiquement organisés chaque semaine dans chaque colline, après le génocide. Elle nous en livre un récit vivant doublé d'une analyse détaillée après un chapitre qui les met utilement en perspective avec les dispositifs de justice restau-

rative mis en place après la Shoah et dans le cadre de la Commission Vérité et Réconciliation en Afrique du Sud.

Le concept de performativité théorisé par Judith Butler sert d'armature à sa démonstration. Partant du principe selon lequel la répétition d'un énoncé dans le cadre de performances produit un effet sur la construction de l'identité, Ananda Breed en déduit qu'à l'instar de dispositifs juridiques, les dispositifs de transmission de l'histoire officielle et de la mémoire du génocide mettent en scène, par leur articulation répétée dans l'espace public, la définition de la nouvelle identité rwandaise. En somme, il s'agit de révéler la manière dont le roman national est *performé* collectivement en vue d'être, à terme, inscrit dans l'imaginaire de chaque Rwandais. Si, en théorie, l'idée semble séduisante, la démonstration pêche par endroits, révélant la faible théorisation du concept appliqué au contexte rwandais. Quoiqu'elles ne désignent pas la même opération, les notions de performance et de performativité sont en effet parfois utilisées alternativement, et peuvent même en venir à se substituer à n'importe quelle action. Ainsi le viol, sous prétexte qu'il est souvent perpétré publiquement, est-il perçu comme la performance d'une annihilation de l'adversaire au cœur même de sa matrice reproductrice.

Néanmoins, en dehors de cet usage – à mon sens galvaudé – de la performance, cette notion semble être ici appropriée pour désigner un certain nombre de processus de mise en scène et d'incarnation d'un discours d'autorité concernant la « bonne » version de l'histoire nationale (la seule autorisée par le gouvernement rwandais) et de l'histoire du génocide ; elle est appropriée aussi lorsqu'il s'agit des caractéristiques de la nouvelle identité rwandaise dont on souhaite qu'elle soit délivrée des binarismes et autres oppositions clivantes, pseudo-ethniques en ce cas. Régulièrement – et non sans redondance –, l'auteure affirme que cet objectif ne pourra être atteint tant que la seule performance promue par le gouvernement reflètera son refus de traiter de l'ensemble des crimes commis pendant le génocide et lors de ses lendemains immédiats – non seulement les crimes commis par les génocidaires Hutus à l'endroit des Tutsis mais également les crimes commis par le FPR (Front Patriotique Rwandais) à l'endroit des Hutus – et ce, au sein des frontières nationales comme au-delà (en RDC notamment).

En outre, elle souligne à maintes reprises le fort potentiel de déstabilisation psychique que comportent les phénomènes de catharsis provoqués par ces performances, que ce soit au cours des *gacaca* ou des spectacles. Le risque sanitaire encouru est majeur, parce que

le nombre de victimes du syndrome de stress post-traumatique croît d'année en année, ce stress se transmettant semble-t-il d'une génération à l'autre. Cela ne semble guère freiner les initiateurs de telles performances, à l'exception de Frédérique Lecomte, metteuse en scène de l'asbl belge « Théâtre & réconciliation » qui a développé une véritable méthode – théorique et pratique – pour mettre cette notion à l'épreuve dans un contexte sociopolitique proche de celui du Rwanda : le Burundi. A. Breed montre combien ce phénomène est sollicité en ce cas avec prudence et circonspection, F. Lecomte veillant à maintenir, entre le public et la fiction, une distance nécessaire, qui sert de soupape de sécurité.

L'essai se termine par un jugement critique au sujet de la politique du gouvernement rwandais, qui consisterait davantage en une politique de réconciliation forcée qu'en une véritable politique de justice restaurative.

■ Maëline LE LAY

BRINKER (VIRGINIE), *LA TRANSMISSION LITTÉRAIRE ET CINÉMATOGRAPHIQUE DU GÉNOCIDE DES TUTSI AU RWANDA*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, COLL. LITTÉRATURE, HISTOIRE, POLITIQUE, 2014, 481 P. – ISBN 978-28124-3254-5.

La littérature concernant le génocide des Tutsi au Rwanda en 1994 génère depuis plus de dix ans des recherches et des ouvrages critiques qui tentent d'éclairer cette production riche, complexe et singulière en raison même du caractère exceptionnel de l'événement génocidaire. Ce livre tiré de la thèse de Virginie Brinker, spécialiste du rapport entre littérature et mémoire, s'impose depuis sa parution comme une référence majeure dans ce domaine.

Comment se construit et se transmet la mémoire de ce génocide au sein de la production littéraire ? Dans cet ouvrage aussi volumineux qu'impressionnant – tant pour le corpus convoqué, très hétérogène, les pistes théoriques sollicitées, les analyses fines et originales –, l'auteure privilégie la création littéraire, confrontée aux œuvres cinématographiques afin de « mieux cerner la poétique de la transmission » littéraire (p. 35). Elle interroge toutefois une partie spécifique de cette production : les récits fictionnels de l'opération Fest' Africa « Rwanda, écrire par devoir de mémoire », parus surtout en 2000 et écrits par des auteurs africains francophones.

L'étude part du constat initial que l'expérience du génocide est difficilement accessible et communicable à ceux qui ne l'ont pas vécue. L'image ayant été un intermédiaire clef de la transmission de